Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 38

Artikel: Idée de grandeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225428

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sément. Quand donc le Créateur fit sortir l'homme du néant, répéta-t-il, il lui donna une tête mobile qui permit à ses deux yeux de rayonner facilement de droite à gauche. Cela suffisait amplement aux besoins de l'homme primitif, mais aujourd'hui la circulation folle des véhicules à moteur est telle que deux yeux sont impuissants à préserver le piéton des dangers qui le guettent sur la voie publique. A notre époque, il ne serait pas superflu de voir aussi ce qui se passe derrière notre dos. Le problème est urgent et si l'on veut mettre un frein aux arrêts de mort qui s'exécutent quotidiennement et avec le plus grand sang-froid sur nos routes, il faut agir promptement. Charles-Robert Darwin a, il est vrai, affirmé, il y a cent ans, que l'œuvre de Dieu se complète journellement d'une manière plus ou moins automatique, vu que des besoins nouveaux crèent des fonctions nouvelles. Seulement, cette théorie est, en biologie, encore fort hypothétique et, même si le naturaliste anglais ne s'était pas fourvoyé, il nous faudrait attendre peut-être quelques douzaines de siècles avant d'avoir un troisième œil derrière la tête. Dans ces circonstances, je me sens appelé, moi, Irénée Guignétoile, fils de feu Séraphin-Calybite Guignétoile de Grattavache, à remédier à cette fatale lacune. Et sais-tu comment je m'y prends ?

— Hélas ! mon bon Irénée, fils de Séraphin-Calybite, je ne suis pas un génie et je n'ai pas non plus les mêmes accointances que toi avec les saints. Je sais seulement, parce que tu viens de le dire, que nous avons une tête mobile ; toutefois, je comprends que, par le temps qui court, cela ne soit, pour nombre de personnes au cou roide, plus du tout suffisant.

— Eh bien ! puisque tu ignores comment on peut obvier à cet inconvénient, ouvre tes écoutes, poursuivit Irénée. La solution du problème est tout ce qu'il y a de plus simple. La voilà : J'adapte au moyen d'une charnière, au-dessous des ailes des chapeaux, deux petites glaces rectangulaires, lesquelles, accrochées comme des œillères à droite et à gauche de la tête, reflètent tout ce qui se passe derrière notre dos. Nous n'avons qu'à lever les paupières et distinguons illico les dangers qui nous menacent.

— Comment remplaces-tu le troisième œil quand on ne porte pas de chapeau ou que l'on se coiffe d'une calotte ?

— Pour ces cas-là, j'ai prévu un petit appareil très élégant qui s'ajuste autour de la tête et auquel les deux petites glaces sont fixées à l'endroit voulu. En plus, le porteur de ma nouvelle coiffure a la faculté d'incliner les glaces de manière qu'il puisse s'y admirer d'un œil plus au moins prévenu. Hier, un psychologue-graphologue de la rue du Lac m'a même affirmé que mon invention tendrait certainement au progrès du sens de l'esthétique, car, en ayant le moyen de se contempler soi-même fréquemment de près, chaque homme et chaque femme finiraient bien par se rendre compte de ce qui les dépare. Ce serait donc, lorsque l'emploi de mes glaces se vulgarisera, le moment d'ouvrir partout de nouveaux «salons de beauté», c'est-à-dire des échoppes où l'on donnerait aux visages les soins exigés par le goût du jour. Il y aura là de quoi occuper bien des existences. Tu vois que je pense toujours aux autres avant de songer à moi-même !

Le bateau à vapeur s'approchant du port, j'allais prendre congé d'Irénée Guignétoile, lorsque, avec un gros soupir, il me dit :

— Oui, mais il me faudrait des capitaux pour mettre sur pied mes projets.

Comme j'avais attendu cette péroraison, je fis le geste commandé par les circonstances et nous nous quittâmes le sourire aux lèvres.

Aimé Schabzigre.

Idées de grandeur. — Oh ! oh ! votre jeune homme a joliment grandi...

— Ça ne devrait pas vous étonner. Rappelez-vous que, tout enfant, il avait déjà des idées de grandeur.

Quel ton ? — Une dame s'était avisée de chanter en grande compagnie. Au moment de finir, elle dit à quelqu'un assis à côté d'elle :

— Maintenant, je vais le prendre en *mi*.

— Non, madame, restez en *la*.

EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Minuit sonnait au-dessus des champs. La demeure de Barroz dormait derrière les grands arbres. Pourtant, quelqu'un attendait. Le maître le savait. Rudement, il poussa la porte.

Assise, les coudes sur les genoux, Mme Barroz veillait, ruminant des pensées : il n'y avait ni joie, ni travaux intéressants dans sa vie. Ses vieux ans seraient solitaires. Son mari, qu'elle avait aimé passionnément et qu'elle aimait encore d'une façon cachée, jalouse, n'en était plus aux tendresses. Des bruits couraient même, au village. On se contait les gaillardises lancées par le *syndic* aux filles pauvres et jolies. Loin d'éteindre son amour, les soupçons rendaient Mme Barroz plus vigilante. Elle voulait garder son époux pour elle et, pour cela, vivre de ses rancunes, de ses colères... Soudain, il fut devant elle. Jetant son chapeau sur la table, irrité par le calme qui régnait dans la vaste pièce, il débuta sur un mode violent :

— C'est toujours la même histoire !... Encore un momier là-dessous... C'est cette crapule de Biautard... Quatorze fois qu'il a écrit ! Des mensonges, des calomnies, des lettres anonymes !... Contre ta tante, contre toi, contre moi... Laisse-le se ramener par-là !... Ils étaient tous d'accord pour me nommer... Il a fallu cet homme noir pour brouiller les cartes, ce marchand de prières !... Ça ne lui suffit pas de tirer un gros traitement, de vivre en fainéant, de travailler une heure par semaine... Il faut encore salir et étrangler les gens... Gare . gare !

La voix de Barroz était formidable. Etonnées, des vaches meuglèrent à l'écurie. Ce bruit familier calma le maître.

— Ça ne m'étonne pas, ce que tu racontes !... remarqua froidement Mme Barroz... J'avais même tout deviné... Il faut se méfier de ces gens qui n'ont que de belles paroles à la bouche... Le miel et le fiel, ça se tient de près... Et alors, que vas-tu faire ?

Barroz bâilla, une fois, deux fois. Puis il articula avec une sombre énergie :

— Pour le moment, le mieux est d'aller se coucher... N'aie pas peur !... On a des moyens d'action. Ils sont bien trente dans le village à nous devoir de l'argent... Le ministre ?... Je ne veux plus lui causer, et s'il remet les pieds chez nous, il passe dans la fontaine... Quant à Tavonne, je continuerai à lui dire bonjour... Mais il ne perdra rien pour attendre. J'y mettrai mon temps, je choisirai mon moment... Qui vivra verra !... Gare !...

Ils allèrent se coucher.

* *

Paul à Jean Tavonne avait commencé son service. Il s'en tirait à la satisfaction générale.

L'automne vint. Aux arbres, des feuilles, en bouquets, jaunirent. Des pies volaient dans l'air doux. Des noix, échappées de leur coque, des pommes, plus rouges que des joues, tombaient dans le ruisseau, erraient, doucement poussées par l'eau claire. Et les premiers colchiques fleurissaient parmi l'herbe courte.

Oui, la paix était dans les vallons, sous les arbres. Mais point au cœur des hommes... On racontait par le village des Essarts, on chuchotait aux Biores que les affaires allaient mal entre le pasteur et Barroz. Tout en battant le linge, à la fontaine, tout en buvant un verre, à l'auberge, chacune et chacun disait son opinion... A la dernière séance de la Commission des écoles, Barroz s'était élevé contre l'opinion du pasteur, nettement et grossièrement. Tous, prudents, s'étaient tus, la tête enfoncée dans les épaules.

Trois fois par semaine, on voyait le pasteur qui allait à l'annexe, au hameau de la Moille-aux-Fées... Tout en labourant la forte terre noire, les paroissiens aimaient à suivre de l'œil la redingote qui se balançait entre les haies rougies par l'automne. M. Biautard saluait, lançait quelques paroles cordiales, s'éloignait. On remarquait pourtant son air préoccupé. Et parfois, lorsqu'il était à bonne distance, un vieux disait :

— C'est tout de même mal fait que Barroz débite tant de vilaines raisons contre lui... Hue !

Et les bœufs, tête baissée, reprenaient leur marche à foulées lentes.

Rentrant de ses visites, le pasteur examinait de loin la demeure de Barroz, son toit large, ses murs épais, la cheminée fumante, les ruches, le verger, la belle fontaine... Et souvent il apercevait un dos rond qui disparaissait derrière les saules, derrière les troncs des noyers. Cette fuite blessait le pasteur au plus vif de son être. Et tandis qu'il longeait le bois de Brûletout, une voix lui disait : Pourquoi, toi aussi, évites-tu Barroz? Au lieu de laisser courir les bruits, s'amplifier les histoires, voltiger les cancans, le mieux ne serait-il pas d'aller à Barroz, de s'expliquer franchement avec lui ?....

Cette pensée poursuivait le pasteur jusque chez lui. Aussi, le soir, les enfants couchés, regardait-il sa femme plusieurs fois avant de lui parler, car il la savait prudente, ennemie des mouvements spontanés que l'on regrette ensuite.

— Barroz et sa femme ne remettent plus les pieds à l'église, dit-il enfin. Tu verras qu'à Noël ils s'abstiendront... Auparavant, Barroz communiait assez régulièrement. Et sa femme ne manquait guère un sermon... J'ai presque envie de tirer tout cela au clair. Il y a un malentendu entre nous... Ce n'est pas que je regrette d'avoir recommandé Tavonne... Mais je n'ai rien dit contre Barroz... Il boit un peu, c'est une affaire entendue. A part cela, je le crois plus violent que méchant...

Madame Biautard hocha la tête. Et elle répondit :

— Si tu m'en crois, tu laisseras ces gens tranquilles. Il vaut mieux les avoir contre soi que pour soi...

Cette parole impressionna le pasteur. Il parla d'autre chose.

Et des jours, des semaines passèrent. La neige tomba, la neige qui coiffe les pieux d'un haut bonnet blanc, qui calfeutre le pied des haies et jette sa poudre sur le noir des sapins. A force d'instruire ses catéchumènes, de visiter les vieux et les vieilles couchés dans de grands lits, et aussi Mandraz qui s'était cassé une jambe, M. Biautard oublia Barroz et ses rancunes... Insensiblement, les vents d'hiver se muèrent en brises douces, l'épais tapis de neige dont l'éclat fatiguait les yeux se crevassa, se fondit en ruisseaux. Une saison indécise brouilla l'horizon, le raya de pluies grises, augmentant encore la tristesse de la nature dépouillée. Puis, un beau jour, le ciel fut bleu, la terre fuma, le premier oiseau, rassuré, chanta, perché sur la haute branche d'un prunier. Des primevères ouvrirent derrière les haies leurs yeux jaunes. C'était le printemps.

(A suivre.) *Benj. Vallotton.*

Justine est curieuse. — C'est vrai, Baptiste, que vous reconnaissez l'âge d'un animal à ses dents ?

— Mais oui, c'est vrai.

— Oh ! alors, Baptiste, moi qui voudrais tant connaître l'âge de Madame, vous allez me le dire, voici son râtelier.

C'est vrai !!...

En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc. un petit verre de la liqueur de marque „DIABLERETS" consommé pur, remonte instantanément.

Essayez une fois et vous serez convaincu !

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE

MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.